

ACP N° 167

Paris, le 30 novembre 2009

Arpenter le Champ Pénal

Approche indisciplinaire

7^{ème} année

Directeur de la publication : Pierre V. Tournier

*** CHOSES VUE EN POLOGNE ***

- 9. - A Propos de BAD BOYS de Janusz Mrozowski, par Jean Christophe Tournier.

Bad Boys est, à notre connaissance, le premier film qui transforme une cellule, la 425, à la prison de Wollow en Pologne, précisément, en chambre d'hôtes.

Un cinéaste y prend la place d'un des sept locataires qui y résidaient jusque là.

Il était grand temps que celui-là décarre et prenne du repos : détenu de longue durée et depuis belle lurette, il venait de prendre à témoin ses codétenus : « J'ai été renversé par un autobus ! »

On pensait jusque là que les détenus ne relevaient pas des statistiques de la sécurité routière.

Mais l'on n'est pas au bout de ses étonnements dans ce film.

Sans doute ne se trouve-t-on pas dans n'importe quelle cellule, ni parmi les moins recommandables des détenus.

Et, à les entendre posément deviser, ils vous ont des airs de collègues de bureau : et c'est en collègues sensibles et solidaires qu'ils prodiguent leurs encouragements au futur opéré. Tout comme on les retrouvera, à la toute fin du film, formant cercle pour rédiger à l'intention du même une jolie carte postale et les vœux de prompts rétablissements signés, un à un, par tous.

On en oublierait même, parfois, ils oublieraient eux-mêmes qu'ils sont en détention.

Ne les surprend-on pas à évoquer les transferts qu'il serait bon de suggérer d'une cellule l'autre. Le plus âgé, et se félicitant de son aura, se flattant d'être beaucoup demandé et d'avoir un « sacré succès » auprès de l'ensemble des détenus ?

Il est vrai qu'il paraît d'excellente volonté et tout à fait efficace dans la copie et la diffusion, à la demande, de CD à l'intérieur de la cellule et même très au-delà.

On connaît les problèmes que pose l'usage collectif d'un poste de télévision dans n'importe quelle communauté. Et bien nos colocataires ont résolu le problème par le haut ; se refusant à se « prosterner » devant ce qu'ils stigmatisent comme « l'autel télévision » qu'on installerait au milieu de la pièce ; et préférant, suite à discussion et conclusion d'un accord, des consommations discrètes, privatives, et dans le silence autorisé par l'usage des oreillettes.

Il n'est pas facile de vivre, comme on le faisait dans le Moscou des années difficiles, à

plusieurs familles sous le même toit, et trop nombreux au mètre carré. Dans la cellule 425 on admet que les risques de conflits avec « sept caractères différents, et trop peu d'espace » sont démultipliés. Et l'on prône le recours à la parole comme exutoire pour réduire à moins que rien les risques de dérapage et les violences provoquant l'intervention des autorités.

Du matin au soir, et en dépit de conditions tout à fait drastiques, jeunes et moins jeunes s'adonnent à l'exercice physique ; on préserve le goût d'entretenir sa forme, de développer ses forces ; on manifeste des soins de ménagères actives et des plus consciencieuses dans l'entretien des locaux, la vaisselle, le rangement et le ménage ; et chacun, à observer la prolifération des plantes vertes cultive un goût très vif pour la nature en pot.

On lutte aussi, et de manière ingénieuse, contre la médiocrité de la nourriture ordinaire en se concoctant amoureusement des petits plats.

Mais c'est dans le jeu de relations qu'on devine riches, et positives, que misent, semble-t-il, le plus, les détenus pour affronter leur situation.

Cela tient-il à leur goût attesté pour le sport, nos détenus forment incontestablement une équipe soudée.

Et celui qui est parti prématurément, tout enclin qu'il fût à se renfrogner, à rester à l'écart de tous, a rendu hommage à ce sens des autres, à ce respect des autres qui les habite tous.

Plusieurs générations cohabitent, et des amitiés, à l'évidence déjà très anciennes, s'enrichissent et se confortent à travers la durée de la détention.

On les sent, par ailleurs, aguerris à toutes les réalités de la prison, et soucieux d'en utiliser avec un maximum d'efficacité tous les dispositifs, règlementaires ou non.

La cellule 425 apparaît comme tout à fait ouverte, et donnant sur l'extérieur.

On peut faire passer des messages oraux à travers la porte même de la cellule ; et l'interstice du haut de porte favorise l'introduction de billets, de messages, souvent codés, et qui peuvent venir de très loin dans l'établissement.

La fenêtre permet d'engager des dialogues, des discussions à haut bruit, depuis la 425 jusqu'à des cellules distantes de nombreux mètres ; et des messages de confirmation transitent le long des façades à l'aide de fils et de sachets du commerce.

On ne se laisse pas entamer, en 425, au moins en présence de la caméra.

On le voit d'emblée, et sous sa forme frondeuse, quand le départ de Joseph et l'arrivée du cinéaste permettent de perturber le rituel parfaitement immuable, jusque là, de l'appel des présents. « On les a bien roulés » « Ils ont perdu les pédales » se félicitent les uns, les autres.

Les détenus se moquent eux-mêmes de l'absurde de leur situation.

Suite aux tergiversations entraînées par une querelle qui n'en finit pas Artur s'exclame : « Vous m'avez fait rater le train pour Kolpowice. »

Juliusz, convaincu par ailleurs que la journée sera vide et complètement vaine, à l'identique des précédentes, et des suivantes, lance à la cantonade : « l'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt ».

Plus tard, évoquant les ressources qui leur sont accordées il fera semblant de se retourner avec vivacité et de prendre activement une tangente... qui, bien sûr, tourne court.

De toute évidence, aucun ne veut fléchir et faire figure de perdant, ils ne pleurent pas sur leur sort et font contre très mauvaise fortune, bon cœur, et courage.

D'ailleurs, ils savent saisir ce que le système leur offre.

En petit, ils ne manquent aucune occasion de quitter la cellule et c'est un continuel battement de portes pendant toute la matinée. On le mesure à la difficulté que Bogus rencontre à mener de bout en bout son jogging, constamment tenu à faire des pauses.

En grand, ils suivent, pour ceux qui en voient l'intérêt, avec assiduité et profit les cours de rattrapage scolaire qui leur sont prodigués. Et la distribution des diplômes est un grand moment du film.

Tout comme ils entendent manifester les meilleures dispositions qui devraient leur valoir des

aménagements de peine.

Reste qu'il ne suffit pas de se montrer solidaires, et combatifs, et attachés à ne pas se laisser abattre pour oublier la prison, pour oublier les prisons, en quoi consiste la prison.

Reste qu'on se réveille, difficilement, le matin, en prison et qu'on va y passer toute la journée.

Reste qu'on va essayer de s'endormir, le soir, et essayer de dormir la nuit, et essayer de dormir d'une traite, en prison ;

Et la veille d'une journée de prison, et le lendemain d'une journée de prison.

Et que toutes les journées se ressemblent, et que toutes les journées, toutes agrémentées qu'elles soient de quelques essais de diversion, sont à l'identique les unes des autres.

Et qu'elles ne laisseront aucun souvenir comme en attestent tant et tant de pages complètement vides dans les agendas de tel, qui nous les livre, en confidences.

Reste qu'ils admettent que la défiance, entre eux, demeure et qu'il est plus difficile encore de se faire des amis au-dedans, qu'au dehors ; tant on est averti, et conscient d'être entouré de personnes qui sont autant d'accidentés de la vie et de la morale.

Reste qu'on a l'impression d'être nourris comme des bêtes, et trop mal et trop peu, et que chacun doit prélever sur ses propres ressources pour s'entretenir.

Reste qu'on n'est jamais complètement tranquille quand on voudrait l'être ; et qu'on ne trouve jamais l'autre disponible quand on a besoin de lui.

Reste que des codétenus ça vous rappelle la détention et ça vous inscrit dans une communauté certes, mais ça vous identifie aussi à un collectif de l'échec et de la déréliction.

Reste que des copains de cellules, même sympas, ça ne remplace en rien une vraie famille.

Et que les épouses, et les enfants, et les parents, ceux qu'on voudrait pouvoir appeler les proches pèsent de tout leur poids d'absence, de regrets et de rupture.

Reste que les échappées sur l'extérieur, et ce qu'on voit du train, de la ferme, des maisons, de la forêt sont d'autant plus pénibles à voir, à vivre, qu'on les voit sans pouvoir les toucher, qu'on les vit par procuration, et par le souvenir de la manière dont on pouvait en jouir.

Reste qu'on vieillit sans se grandir, qu'on ne mûrit pas assez, qu'on n'est pas assez accompagné, pris en compte, considéré.

Et qu'il y a un terrible paradoxe à être condamné à vivre là tellement de temps au même endroit, et donc constamment disponible et à disposition, mais dans un temps mort, un temps de parenthèse, un temps d'exclusion.

Reste qu'on est travaillé par toutes sortes d'idées grises, ou noires, ou très noires.

Et que les idées grises et noires et très noires des autres ne manquent pas de colorer les vôtres.

Et que la présence des autres vous renvoie à votre échec personnel, et à l'échec de la société à vous donner le goût d'un travail et d'une insertion ordinaires.

Et que la perspective de sortir, tellement lointaine pour certains, n'est guère rassurante pour ceux qui vont sortir.

Parce que le temps de détention n'aura pas été suffisamment, et tant s'en faut, mis à profit pour vous réconcilier avec la société, avec le travail, avec les autres, avec vous-même.

Et qu'il apparaît qu'au bout du compte, et la détention une fois accomplie, on ne verra pas beaucoup plus clair en soi.

Et qu'on n'en imagine bien peu, sur les sept, à pouvoir parier des sommes importantes sur leur propre avenir.

Trois idées s'imposent au fil des images et des séquences !

La prison, on doit pouvoir s'y habituer, même si ça dure, mais c'est tout de même terrible.

La prison c'est – dans sa structure même et faute des aménagements envisageables - tout un lot de restrictions, de réductions, d'humiliations auxquelles, malgré tout, et si l'on reste ensemble, et

si l'on se blinde, on devrait pouvoir survivre.

La prison, même si ça retient, même si ça aide à réfléchir, à regretter, ça ne règle pas grand-chose, et surtout pas à terme.

Et il fallait, pour aider à faire convenir de tout cela, qui n'est pas simple, qui est passablement contradictoire et affecté de multiples variants suivant les personnes, les prisons, les pays.

Il fallait qu'un cinéaste s'affronte au défi d'obtenir l'autorisation, et de convenir avec des détenus, de se laisser enfermer parmi eux, de vivre dans leur décor, et d'être attentif à ce qu'ils laissent échapper de leur désespoir et de leurs espoirs.

Jean Christophe Tournier

Janusz Mrozowski, cinéaste, né en 1948 en Pologne, vit et travaille à Paris.

2007 CM / « Le mouton noir : condamné à la réinsertion par l'écologie ».

2006 CM / « Bienvenue chez Marek ».

2003-2004 CM / Fugues carcérales (4 courts métrages).

Production : FILMOGENE filmogene@hotmail.com